

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XV

Thérèse me conta, cette nuit-là, que depuis que don Higinio s'était chargé d'arranger l'affaire des candidatures, la maison était devenue une foire. Sachant qu'il disposait d'un siège de député, petits et grands allaient le lui demander et le comblaient d'offres, de promesses, de manifestations enthousiastes. Le vieux ne s'engageait pas, Chacun le quittait en croyant à la possibilité d'être l'élu, mais sans avoir obtenu aucune parole décisive ; il énumérait les mérites de chacun en sa présence, louait les services rendus à la cause, disait d'un air protecteur : « *Nous verrons ce qu'ils en pensent à la ville* » et donnait de longues poignées de mains. Les poitrines de tous les ambitieux de Los Sunchos palpitaient, et quelques postulants me firent le confident de leurs espoirs, allant jusqu'à solliciter mon appui, car ils croyaient que j'avais une certaine influence sur don Higinio.

Los Sunchos ne tarda pas à se transformer en une pépinière d'intrigues. La moitié du pays dit du mal de l'autre moitié. Moi seul restai en dehors de cette

lutte à coups de langues, car personne ne me croyait la moindre chance de l'emporter.

La Epoca, inspirée par don Higinio, dit que les candidats, si légitimes que fussent leurs ambitions, étaient trop nombreux, que leur ardente compétition mettait en péril la discipline du parti, donnant un très mauvais exemple de discorde, et qu'il s'imposait que chacun sacrifiât ses aspirations sur l'autel sacré de la patrie comme preuve de ses sentiments généreux et de ses idées élevées. L'article ajoutait que le nouveau candidat serait désigné par les chefs du parti, c'est-à-dire à la capitale de la province parce qu'étant donné la diversité des opinions, quelques-unes égoïstes, il fallait l'avouer, les circonstances imposaient une décision absolument impartiale qui ne pouvait être obtenue que là. Ainsi, personne n'aurait ensuite de motif de se plaindre.

Dans le numéro suivant l'éditorial de la Espada fut doctrinal, sans allusion à personne. Dans la perplexité du choix, le journal officiel adoptait, une position d'attente. Il disait, cependant, que l'instant historique était venu de faire place aux nouvelles générations, de porter au

gouvernement du pays les hommes nouveaux qui avaient montré une large compréhension des institutions, des aptitudes d'initiative, l'amour du progrès.

« Quand les hauts postes publics, depuis celui de la Présidence, seront revivifiés par un sang juvénile, ce sera comme si la nation entière recouvrait une nouvelle et vigoureuse jeunesse. A une époque de révolution et de bouleversements, l'expérience des anciens est le meilleur instrument de gouvernement ; mais à des époques de paix et de prospérité, c'est l'enthousiasme des jeunes qui conduit à une plus grande félicité et à une plus grande richesse. »

Personne ne supposa que cet article préparait le lancement de ma candidature, quoi que, à Los Sunchos, on en eût pesé tous les termes ; mais ces généralisations sont peu faites pour être comprises par des gens, primitifs et candides au fond.

Don Higinio était allé à la ville et m'écrivait presque journallement, m'envoyant ses lettres par le cocher Contreras, son homme de confiance, comme il avait été celui de *petit père*. Il

me disait point par point, ce que je devais faire pour aider sa manoeuvre.

Sur ces indications, les membres du comité local (c'est-à-dire les autorités du pays) organisèrent une réunion pour déterminer publiquement quelle allait être l'attitude du parti. On y repoussait sans appel la candidature de Cirilio Gomez, mais, pour prouver que ce n'était pas une rébellion, mais une désobéissance forcée, qui ne diminuait en rien la discipline, il serait déclaré solennellement, sous serment, si c'était jugé nécessaire, que le parti voterait en masse, comme un seul homme, pour le nouveau candidat, quel qu'il fût, désigné par le Comité Central. *«Ce n'est qu'ainsi – écrivait don Higinio –, que Gomez sera facilement remplacé et que nous continuerons à jouir de la faveur du gouvernement.»*

Ce matin-là, dans la vaste cour de Varela, se réunirent quelques centaines de personnes, gens de la campagne et employés de la municipalité, pour la plupart, qui avaient été chapitrés par Casajuana, Guerra et Suarez. On avait fait rôtir avec son cuir une jeune vache élevée probablement dans l'estancia de quelque candidat, et les dames-jeannes de vin

et les flacons de genièvre promettaient un grand enthousiasme populaire. Je fis mes débuts d'orateur sur cette scène animée, en répétant, à peu près, quelques éditoriaux de la Espada.

*« Il faut généreusement tout sacrifier au bien du pays. Les ambitions démesurées de quelques citoyens peuvent mettre en péril la marche de notre parti, le plus noble, le plus pur, le plus progressiste, le seul qui se soit montré capable de gouverner. Ces ambitions devraient être arrachées par la racine, comme des mauvaises herbes. Si les ambitieux n'y renonçaient pas volontairement, **il faudrait briser leurs appétits dans leurs propres mains, comme une arme funeste** (phrase originale chaleureusement applaudie). De plus, il est temps de faire place à des hommes nouveaux. Dans la politique comme dans l'armée, il y a une heure pour la retraite et le gouvernement, comme l'armée, doit être **complété** par du jeune sang. Et, enfin, si je n'aspire personnellement à rien, si je ne désire rien, mon désintéressement même m'autorise à recommander à mes coreligionnaires la plus sévère discipline, et la plus stricte obéissance aux ordres de nos chefs. Messieurs Vive*

le parti provincial ! Vive le Gouverneur de la Province ! »

Je n'insisterai pas sur l'ovation qui me fut faite ni sur les scènes qui suivirent. Mais il est bon de dire que, le lendemain, **La Epoca** proclama que je m'étais révélé un orateur très brillant, un penseur profond et un des cerveaux les mieux doués du pays, que l'on devait attendre de moi des merveilles. Les autres « *orateurs* », qui étaient nombreux, furent éclipsés par l'astre nouveau, et, dans la « haute société » comme dans les cercles les plus modestes, on commença à parler de Maurice Gomez Herrera, comme d'un garçon de grand avenir qui perdait son temps dans ce coin retiré. Comme ils contribuaient à abattre les « *surhommes* » dont tout le monde était fatigué, ces jugements sur ma personne furent bien accueillis, surtout quand les journaux de la ville, sur les instances du vieux Rivas, citèrent les articles de **La Epoca** me portant eux-mêmes aux nues.

Je pris, avec cela, involontairement, un air mystérieux, et du jour au lendemain je devins un homme grave, plus grave peut-être qu'il n'eût fallu pour ne pas laisser transpirer mon secret. J'avais acquis une énorme importance et les principales familles m'invitaient à leurs soirées, à déjeuner, à

dîner, ce qui avant ne m'arrivait que rarement. Je ne restais plus un seul moment à la maison, au grand désespoir de ma mère. J'appris ainsi les rudiments de la vie mondaine que je devais tant cultiver plus tard. J'avais été un ours ; et les femmes sont si aimables quand elles le veulent, que je regrettai de n'avoir pas fréquenté davantage la Société ... Non, je n'eus pas d'aventures. L'audace me manquait et, d'autre part, le saint espionnage et les pieux racontars des petits pays font aux femmes comme une espèce de ceinture de chasteté et les rendent sages et presque vertueuses tant que n'intervient pas la véritable passion.

Enfin, quand ma candidature fut lancée, ointe par le Gouvernement lui-même, peu de jours avant les élections, ma désignation surprit peu de gens : elle était dans l'air, semée sporadiquement par don Higinio, de la Espada et mes autres amis. La seule personne qui fut surprise ce fut maman qui s'effraya quand elle sut ma proclamation, acceptée sans objection, avec la plus grande discipline. Dès ce moment, elle alluma une veilleuse devant une image de Notre-Dame des Douleurs ; mais elle ne voulut jamais me dire si elle le faisait pour que je fusse élu député. Je crois

que c'était pour que je ne le fusse pas.

L'élection fut triomphale, car, à Los Sunchos, comme partout, l'accès des urnes était interdit aux partis de l'opposition, qui, depuis des temps immémoriaux, se bornaient à protester et à faire dresser procès-verbal par un huissier, sans autre résultat que de laisser un document pour l'histoire qui, probablement, ne l'utilisera jamais. Maurice Gomez Herrera devint député, ainsi que cela fut proclamé cette nuit chaude et claire d'un dimanche de mars, au milieu des explosions de pétards et des *pasodobles* de la fanfare municipale. Au comité, il y eut une fête qui se continua au club où furent débouchées quelques bouteilles de champagne et d'innombrables bouteilles de bière. Je dus porter des toasts comme tout le monde et avec tous les liquides qu'on me présentait.

Très tard, presque au matin, je me vis enfin libéré des aimables inconvénients du triomphe. De nombreux admirateurs m'accompagnèrent jusqu'à ma porte, mais lorsque je fus rentré, je ne sais pourquoi, il me vint à l'idée que Thérèse était dans le jardin, malgré l'heure tardive, comme une épouse dévouée qui attend son mari. Et, dans la

joie de la victoire qui adoucit les moeurs, je voulus que ce soir-là, la pauvre petite fût heureuse. J'attendis que ceux qui m'avaient accompagné et qui chantaient avec enthousiasme se fussent éloignés, et je traversai la rue et entrai dans le jardin presque sûr de n'y trouver personne, si pénible que cela pût être pour mon amour-propre ... Mais la jeune fille était là, nerveuse.

- *Je croyais que tu ne viendrais plus – me dit-elle de sa voix chantante. – Monsieur le Député se fait désirer ... Tu as raison ... Hélas, maintenant tu t'en iras ! ...*

- *Je m'en irai ... je m'en irai ... mais je reviendrai à chaque instant. Nous sommes si près de la ville !*

Elle m'avait jeté les bras autour du cou et se haussait pour voir et me faire voir, dans mes yeux et dans les siens, le reflet (les étoiles qui peuplaient le ciel, scintillantes et innombrables.

- *Tu viendras souvent ? –* demanda-t-elle en minaudant.

- *Autant de fois que je pourrai.*

- *Oui ! Il faut que tu viennes –* et elle appuya avec intention sur le « *il faut* » –. *Je ne sais pas encore ... Mais je crois bien que j'ai à te dire ... une chose.*

Tant de crainte et de joie vibraient à la fois dans ses paroles qu'elle me fit frissonner. Serait-ce ?...

Mais l'insolite entrevue ne se prolongea pas, car le jour commençait à poindre.

Comme s'il s'était mis d'accord avec Thérèse pour assombrir ma joie, de la Espada, au milieu des enivrantes congratulations du lendemain, me dit avec une solennité comique qui n'appartenait qu'à lui, à un moment où nous restâmes seuls :

- Ecoute, mon garçon, je ne veux pas m'occuper de ce qui ne me regarde pas, mais je dois te prévenir. On parle trop de tes relations avec la petite Thérèse. On t'a vu souvent entrer chez elle, notamment la nuit dernière. Je ne comprends pas que don Higinio ne se doute pas encore ... Mais, ne t'y fie pas. Réfléchis bien et sois prudent, si tu n'as pas l'intention, ce qui serait le mieux, de consacrer le fait accompli. Don Higinio n'est pas de ceux qui se laissent marcher sur les pieds et tu pourras t'en repentir.

Cachant ma perplexité, je plaisantai et déniai toute importance à cette affaire qui pourtant me donnait de graves

préoccupations, car je craignais tout.

Thérèse me révéla quelques nuits plus tard son secret, à la fois terrible et enchanteur pour elle.

- Il faut que nous nous marions, vite, très vite, mon chéri – me dit-elle, me caressant les joues avec les paumes de ses mains—. Il n'est plus possible d'attendre davantage, vraiment ... Après, ce serait une honte ... Et petit père ! Que dirait petit père ! Il serait capable de te tuer... Et moi ... je mourrais de honte ...

J'élu dai toute réponse compromettante, présentant comme autant de difficultés, précisément, toutes les facilités du moment, si propice ; mais en agissant ainsi, j'étais sans mauvaises intentions ; j'obéissais à une sorte d'instinct qui me commandait ce geste presque inconscient de défense.

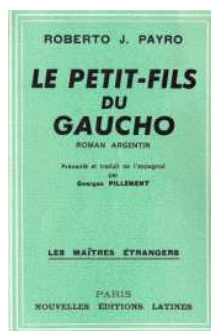
Rassurée par mon éloquence, Thérèse se tranquillisa, me prit dans ses bras, m'embrassa, me fit mille caresses et, dans l'abandon complet de son corps et de son âme, alla jusqu'à me promettre de ne rien dire à don Higinio, tant que je ne le lui commanderais pas.

Une fois seul, je me rendis compte de l'embarras dans lequel je m'étais mis.

Comme les insinuations de la Espada arrivaient à point ! S'il avait seulement parlé plusieurs mois avant ... Mais, comme on dit « *Quand le vin est tiré, il faut le boire.* » Bah ! Personne n'en est encore mort. En mettant les choses au pire, je n'avais pas à me plaindre. Mais ...

La vérité, c'est que je préférerais ne pas me marier, car cette jeune fille manquait d'attraits. Sans prestige et sans mystère, Thérèse ne m'intéressait plus avec ses grands yeux de veau ému. Son teint de magnolia, son zézaiement enfantin, sa candeur de petite paysanne ... C'était bon pour passer un moment, mais toute la vie ...

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = *Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira* (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « *Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira* », a

été publiée dans **La Belgique artistique et littéraire** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>